

À l'époque de la dictature militaire, un habitant de Montevideo nommé Eduardo Cauterucci Pérez éprouva un jour l'émotion de sa vie. Rentrant chez lui le 19 août 1976 vers vingt heures, il s'engagea sous le porche de son immeuble, 4945 rue Manuel Calleros, et, à proximité de sa porte, découvrit dans un renfoncement du mur une bassine en plastique où se trouvait un bébé de quelques semaines, recouvert d'un simple sac en toile. L'enfant portait une étiquette autour du cou : « Je suis né le 25 juin mon nom est Marcelo Alejandro. S'il vous plaît aimez-le bien. Merci, mère désespérée. »

Sans réfléchir davantage, l'homme emporta la bassine chez lui. Dans la chambre, il prit dans ses bras le petit garçon qui le regardait avec de grands yeux, le posa sur le lit et courut chercher deux voisines à l'aide, les sœurs Walquiria et Angela D'Amato. Peu après, Elaine Lima, sa femme, arriva à son tour, et quand ils se furent tous assurés que l'enfant était en bonne santé, Cauterucci avertit un de ses vieux amis, Ledesma, agent de police au poste 16. En compagnie de Walquiria D'Amato et d'Elaine Lima, Ledesma emmena le petit à l'orphelinat de la ville, où le Dr Carlos Queirolo, pédiatre, procéda à un examen minutieux. Selon le rapport de Queirolo il s'agissait d'un nourrisson présentant une légère dystrophie mais parfaitement développé, au comportement normal. Contrairement aux cas similaires auxquels il était généralement confronté (à Montevideo quatre ou cinq bébés étaient abandonnés chaque année), l'état de cet enfant était tout à fait satisfaisant. Cela surprit le médecin ; il fit remarquer que le petit avait dû être bien soigné jusque-là, rien n'indiquait qu'il eût été négligé sur le plan physique ou psychologique. Par conséquent il était difficile de croire que sa mère l'eût tout simplement abandonné. Il était éveillé et manifestait un grand intérêt pour ce qui l'entourait, alors que les enfants issus d'un milieu difficile semblaient presque toujours passifs et apathiques.

Sans doute émue par le hasard qui avait placé cet enfant sur leur chemin, Elaine Lima aurait aimé le garder. Elle déclara immédiatement qu'elle était prête à adopter le petit Marcelo Alejandro. Ledesma, qui avait un instant caressé l'idée d'apporter à son épouse ce bébé à la peau étonnamment claire, lui expliqua qu'elle devait déposer une requête auprès du juge compétent. Mme Lima se présenta dès le lendemain au tribunal, mais on la pria de faire preuve d'un peu de patience. Lorsqu'elle renouvela sa démarche la semaine suivante, elle apprit que l'enfant avait été attribué à un autre couple. Indignée, elle demanda pourquoi on n'avait pas tenu compte de sa demande. Il lui fut répondu que, conformément à l'usage en vigueur, on avait donné la préférence à ce couple car il n'avait pas d'enfant, ne pouvait en avoir et se trouvait depuis longtemps sur la liste d'attente. Qu'elle veuille bien ne pas interpréter cette décision comme un manque de confiance en ses capacités. Elle était certainement tout à fait qualifiée pour être mère nourricière, sa réputation était irréprochable, mais elle avait déjà eu des enfants et rien ne l'empêchait de pourvoir encore elle-même à sa descendance.

Elaine Lima fut déçue (anticipant la joie de voir sa famille augmentée d'un nouveau membre, elle avait déjà ressorti la layette de son dernier-né), mais elle se résigna. L'épisode se réduisit peu à peu au souvenir pâissant d'une soirée mouvementée, et Cauterucci regretta de ne pas avoir pensé à photographier sa femme avec l'enfant trouvé dans les bras.

Une jeune femme du nom de Sara Méndez avait vécu jusqu'en 1973 à Montevideo, non loin de l'endroit où l'enfant avait été trouvé. Issue d'un milieu modeste, elle avait suivi des études secondaires courtes, puis un cours de secrétariat. Bien qu'elle n'eût guère envie d'exercer ce métier, elle était soucieuse de décharger matériellement ses parents qui élevaient encore trois autres enfants. Ainsi travailla-t-elle la journée dans un cabinet d'avocat puis comme caissière dans un salon de coiffure, tout en suivant des cours du soir en vue d'étudier la médecine. Mais elle abandonna ses études dès la première année pour suivre une formation d'institutrice. Elle entra alors à l'Institut pédagogique de l'université, où les étudiants avaient obtenu l'accord de certains professeurs pour effectuer des stages pratiques de plusieurs semaines dans des écoles rurales, en particulier dans les lointaines provinces du Nord, afin de se familiariser avec leurs futures conditions de travail.

Au cours de ces missions sociopédagogiques, comme on appelait ces expéditions dans un monde de misère et d'abandon inconnu de la plupart des étudiants, Sara crut comprendre qu'il ne suffisait pas d'enseigner en témoignant confiance et patience à l'égard des enfants. Le savoir qu'elle était censée leur apporter ne leur servirait guère dans leur avenir de journaliers ou de chiffonniers ; la sollicitude et la bonté des jeunes stagiaires, qui ne manqua pas d'éberluer leurs élèves durant quelques semaines, resteraient sans effet tant qu'au-delà des murs de l'école régneraient des lois selon lesquelles seule la violence permettait aux faibles de s'imposer à leurs semblables. À l'issue de sa première mission, Sara regagna Montevideo avec la conviction que l'on pouvait changer cela. Elle participa aux grèves et aux manifestations des étudiants dont les revendications, ces années-là, concernaient bien plus que des avantages matériels, une formation fondée sur la pratique, la réforme des programmes ou le contrôle de la gestion financière. De nombreux étudiants avaient fréquenté des écoles privées confessionnelles où ils avaient dû se soumettre à un ordre apparemment éternel. Mais leurs maîtres leur avaient également fourni, parfois sans le vouloir, les armes pour se révolter contre cet ordre, et avaient éveillé en eux la volonté de ne pas s'accommoder des règles de la rentabilité.

L'Uruguay, qui grâce à l'énergie et à la sagesse de son président José Batlle y Ordoñez était considéré depuis le début du siècle comme la Suisse de l'Amérique latine, était plongé dans une crise profonde due à la chute des cours mondiaux de la viande, de la laine et du cuir, à la concurrence de produits à bas prix et au fait que les dirigeants de l'économie n'aient pas su écouler plus largement la production. Afin de maintenir le niveau de leurs bénéfices, les éleveurs

et les exportateurs de viande congelée fraudèrent le fisc, organisèrent un trafic clandestin et transformèrent leurs entreprises en filiales de trusts étrangers. Par des mesures drastiques d'économie, par le gel des salaires et le retrait des lois sociales sans pareilles sur le continent, le gouvernement tenta de maîtriser l'érosion monétaire qu'avait provoquée l'oligarchie par la hausse abusive des prix, la fuite des capitaux et la sous-facturation des exportations. Les syndicats s'opposèrent à cette politique et de nombreux groupuscules de gauche se renforcèrent, parmi lesquels le Mouvement National de Libération des Tupamaros jouissait du plus grand prestige aux yeux de la jeunesse rebelle d'Uruguay.

À cette époque, Sara était convaincue que seul un changement radical, imposé si nécessaire par la violence, était susceptible d'éliminer un système qui devait créer toujours plus de misère afin de subsister. Davantage par hasard que par une décision mûrement réfléchie, elle adhéra à la Fédération anarchiste d'Uruguay, interdite en 1968 sous le président Pacheco Areco.

La première tâche de Sara pour la Fédération consista à rassembler de la documentation en vue d'une biographie de l'anarchiste légendaire Simón Radowitzky. Elle s'y attela avec ardeur, feuilleta des journaux jaunis, fit venir des livres et des brochures d'Argentine et interrogea des vétérans du mouvement ouvrier qui se souvenaient de l'extrême agitation avec laquelle ils avaient suivi le destin de Radowitzky.

En mai 1909, Simón Radowitzky avait été condamné à mort pour avoir perpétré un attentat à la bombe contre le chef de la police de Buenos Aires, mais en raison de son âge – il était mineur au moment des faits – le tribunal avait commué sa peine en détention à perpétuité. Dans la terrible prison d'Ushuaia en Patagonie, Radowitzky était resté fidèle à ses idées ; il supporta stoïquement les pires tortures et fut un discret bienfaiteur pour ses compagnons, qui lui vouaient une vénération confinant à l'idolâtrie. Gracié au bout de vingt ans et exilé à vie d'Argentine, il s'établit à Montevideo, où les autorités locales le poursuivirent à leur tour. Il fut assigné à résidence, mis en détention préventive puis exilé sur une île. Il prit connaissance, tantôt avec étonnement, tantôt avec indignation, des événements survenus dans le monde au cours des décennies qu'il avait perdues. En Espagne, où les travailleurs s'étaient rebellés contre les militaires putschistes, son espoir d'une communauté égalitaire se raviva. Il se battit aux côtés des Républicains, connut les luttes sanglantes au sein de la gauche, et après la défaite se réfugia en France, puis au Mexique. C'est là qu'il mourut, sous un faux nom, d'une manière inattendue pour un anarchiste : il eut une crise cardiaque dans son lit. La seule notice biographique que Sara trouva s'achevait sur l'idée que Simón Radowitzky était un des personnages qui nous montrent à quel point le cours de la vie humaine peut être contradictoire. « Il a tué par idéalisme. Quelle opposition : le mal et le bien, la lâcheté et l'héroïsme ! Un acte scélérat commis par une pure et noble conviction. »